

**PIERRE VASSAS**

# **LA PAIX DES ÉTOILES**

*Roman méta-ordinaire*

 *Éditions*  
Quintessence



*À la vivante mémoire d'Yvan Amar.*

*À ma fille Alice. Puisse son destin être  
d'incarner l'Un, en conscience...*

*Mes plus vifs remerciements à Aurélie Bruyère, ainsi qu'au groupe d'écriture « le mille feuilles », spécialement à Monique Deruaz pour ses encouragements qui m'ont touché et à Michel Francoz pour ses rires « bon public ». Remerciements également au docteur Philippe Seffert, psychiatre, à l'astrophysicien Gilles Chabrier et au professeur de S.V.T Marc Dubié pour leurs lumières scientifiques (bravo à Marc pour l'invention du terme « ordex »), à Isabelle Vassas, à Dany Hacquin, à Isidro Fernandez, à Julie Depuyt, Marion et Fanny Rosset, Etienne Jonget, la librairie Cadence, à Madame Hanen Matallah et Max Lefko.*

Illustrations à l'intérieur du livre : Max Lefko

© 2006 — Éditions Quintessence

– S.A.R.L. Holoconcept –

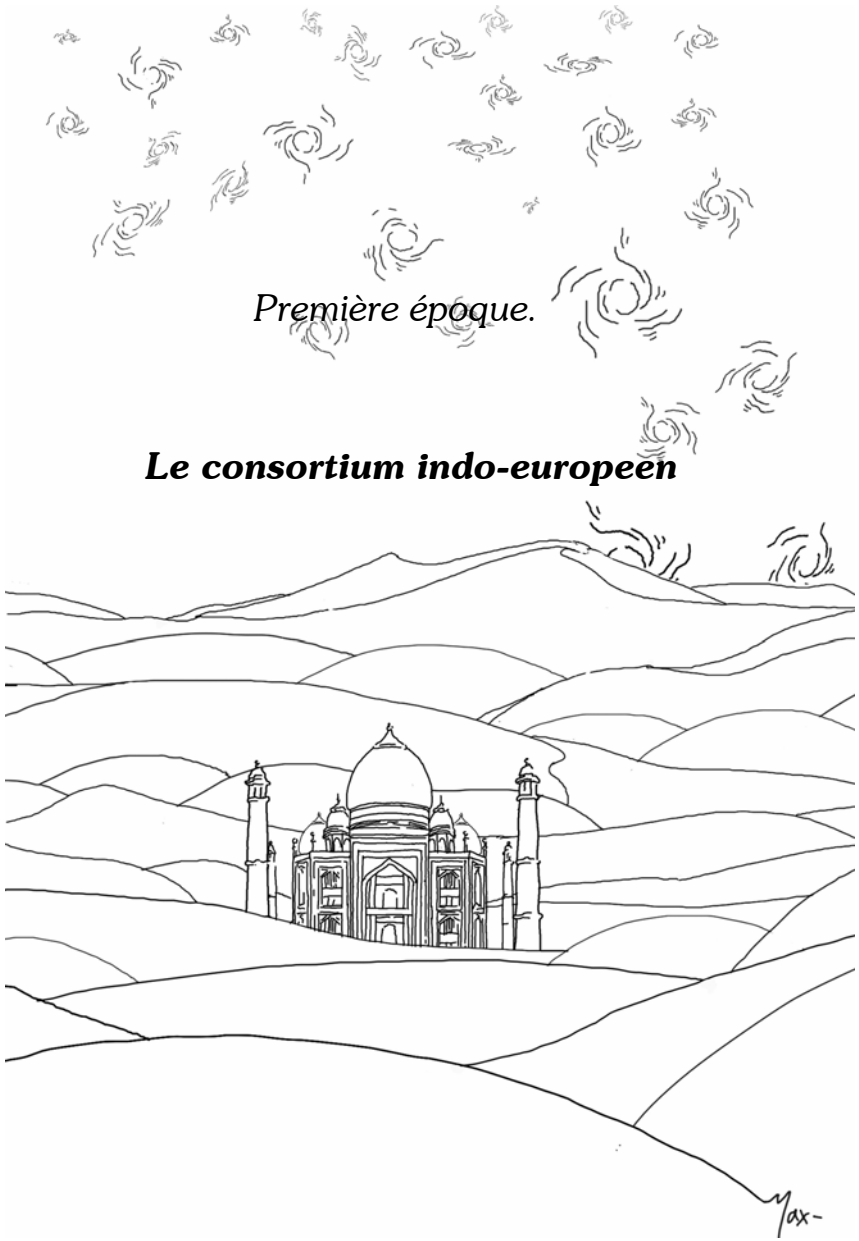
Rue de la Bastidonne – 13678 Aubagne Cedex - France

Tél. (+33) 04 42 18 90 94 – Fax (+33) 04 42 18 90 99

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

ISBN 2-913281-58-3





*Première époque.*

**Le consortium indo-européen**

Max-



# 1

Le train roulait depuis une éternité. Au dehors, la nuit tombait, nuit indienne enveloppant le wagon d'ombres, d'inquiétude. L'intérieur vibrait d'une acoustique étrange pour un voyageur d'Occident : effervescence de mots, vides de sens, légers et volatiles. Il résonnait plus encore de l'ossature métallique du train. Une formidable vie rythmique le propulsait : l'entrechoquement des essieux, la friction des roues sur le rail, associés au bringuebalement de la vieille carcasse du wagon, toute cette mécanique antique éclatait en un mélange de *batucada*<sup>1</sup> brésilienne et de *bikutsi*<sup>2</sup> africain parfaitement répétitif et hypnotique...

Une heure durant, le voyageur ravi se laissa caresser l'oreille par la prodigieuse rythmique exotique, musique d'autant plus admirable qu'elle tenait la trépidation d'un leitmotiv, quelques minutes, puis brusquement amorçait une nouvelle cellule rythmique récurrente.

— Mieux qu'en Afrique, se dit-il éberlué. Ici, même les trains ont le rythme dans la peau ! En comparaison le « *tatac tatoum, tatac tatoum...* » de la S.N.C.F. fait figure de parent pauvre de la musicalité. Indigence des moyens matériels, opulence de la vie spirituelle...

L'oreille provisoirement repue, il se laissa choir sur son lit.

Enfin, son lit... Simple banquette de bois. Ravissante au demeurant, en bois exotique de cinq centimètres d'épaisseur, dur comme le marbre, amarrée à la cloison par deux chaînettes d'acier.

— Un train de yogis et de fakirs, se dit-il, fatigué et meurtri. Dans leur immense sollicitude ils ont oté les clous... Décidément, en

---

<sup>1</sup> Rythmes brésiliens.

<sup>2</sup> Rythmes africains.

Inde, tous les sens sont sursollicités. Il se frotta les lombaires taquinées par la brutalité du bois.

Les voyages forment la jeunesse... et déforment quelque peu la vieillesse... Allez, tâchons de dormir, se dit-il. De toute façon, il n'y avait plus une seule place de wagon-lit en première, m'a affirmé à Delhi ce guichetier enturbanné. Un sikh à la barbe de patriarche orthodoxe et moustache de hussard... Paraît qu'ils laissent tout pousser. Ça alors ! Ils auraient plus d'un mètre de cheveux empaquetés en boyaux sous le turban. Presque autant que le gros intestin dans le ventre. Un peu de respect, allons ! Autres lieux, autres mœurs. - Il commençait à peine à s'assoupir, lorsqu'il fut brusquement alpagué par une voix bourrue, qui cracha quelque chose comme :

— *Kerpiya Tékeet Dijiyé !*

Surpris, il se redressa et vit un homme portant moustache, uniforme et casquette. Le contrôleur à l'évidence. « Probablement les billets », pensa-t-il. Il lui tendit son titre de transport. L'homme prit le billet, l'examina et lâcha un rire bref et sardonique.

— Je vous demande pardon, qu'il y a de si amusant ? s'enquit civilement le voyageur, en anglais. Désolé, je ne comprends pas l'hindi. L'homme articula quelque chose qui demeura incompréhensible.

— Allons bon, soupira le voyageur. Il ne parle pas anglais.

Qu'est ce qui peut bien le faire rire comme ça ? songea-t-il, inquiet. Le voyageur souleva quelque peu les bras et les laissa retomber en un signe d'impuissance. Nouvelle apostrophe du contrôleur indien : ce fut comme si sa bouche avait lâché un jet de vapeur. L'harissa commençait à monter doucement au nez du voyageur, quand celui-ci, vit les traits du contrôleur pâlir, s'arrondir, puis se figer dans une douce extase. On venait de tirer au fond de lui la poignée d'arrêt d'urgence. Le train du courroux s'était bloqué là, en rase campagne. « On » c'était la jeune femme qui s'était levée de sa place, à deux banquettes derrière le voyageur et qui marchait sur le lieu du malentendu. Le voyageur tourna son regard dans la direction où celui du contrôleur s'était comme pétrifié, ...et se figea à son tour. Celle-ci prononça une phrase en hindi, à l'adresse du contrôleur.



C'était, pour ainsi dire... une fée ou une déesse nordique, aux yeux bleus purs comme l'eau d'un lac de haute montagne, à la chevelure blonde flamboyante : la luminance d'un champ de blé à elle seule. Une bouche... sculptée par Rodin et Camille Claudel s'étant penchés sur le berceau de la fée naissante, pour leur œuvre la plus achevée. Elle était en vérité d'une beauté à faire chavirer et damner pour l'éternité la totalité du corps ecclésiastique des vingt monastères du Mont Athos, la montagne en plus. Un sari indien, bleu clair, l'enveloppait avec élégance. La blonde apparition s'adressa alors au voyageur en anglais :

— Monsieur, il semblerait que vous vous soyez trompé de train...

Elle arborait une expression mi-désolée, mi-amusée. Le voyageur n'entendit pas ce qu'elle disait. Il avait dans sa ligne de mire une déesse du Valhalla, le paradis nordique. Elle, avait dans la sienne, un œil blême et rond de perplexité.

— Vous me comprenez ? insista-t-elle.

— ... Ah bon !? bredouilla-t-il, mais dans ce cas... où sommes nous ?

— En Inde du nord ! Dans le train pour Srinagar, et non pour Pushkar, dit-elle en jetant un œil sur le billet. Devant le silence de son interlocuteur, elle reprit : - Pushkar, est au sud de Delhi nous filons vers le nord !

— Vous êtes sûre ? s'étrangla l'homme.

— Ah...certaine ! Vous êtes probablement le seul dans ce train, à aller à Pushkar en remontant d'abord au nord et en passant par Srinagar. Voilà ! conclut-elle, sans se départir de son expression première, ça peut arriver à tout le monde...

— Ça n'arrive qu'à moi des histoires pareilles, fit-il, dépité, et secouant la tête d'incrédulité. Le contrôleur adressa alors à la jeune femme une longue tirade en hindi, qu'elle traduisit sur le champ :

— Si vous décidez d'aller jusqu'à Srinagar, vous devrez payer deux cent quatre-vingts roupies supplémentaires. Mais si vous descendez à Jammu, pour faire demi-tour, cent quarante-cinq roupies seulement. Le voyageur protesta faiblement, réfléchit un instant et tendit cent-quarante-cinq roupies au représentant des chemins de fer indiens, qui s'éloigna avec un sourire écarlate à l'adresse de la jeune femme.

— On peut se tromper aisément de route en Inde. Tout est tellement dépayçant, reprit-elle, sentant sa gêne, elle-même nourrie de l'insistance des regards aux alentours.

— Acceptez mes remerciements pour être intervenue, fit-il d'un ton enjoué, en lui tendant la main. Kenzo Inuit, ajouta-t-il, se présentant.

Elle prit la main offerte, la serra et déclina à son tour son identité :

— Candice Ölsen.

— Comment ai-je pu confondre Srinagar et Pushkar ? lui confia-t-il. Les deux noms se ressemblent...

— ... Assez peu somme toute, mis à par le suffixe, coupa-t-elle.

— J'ai pourtant vérifié le quai dans la gare de New Dehli !?... Je n'y comprends rien. Enfin. Il n'y a rien de grave après tout, conclut-il en secouant une dernière fois la tête d'incrédulité, je n'y perds qu'une poignée de roupies, ainsi qu'une petite poignée d'heures. - Une lueur amusée perça même à travers l'iris.

— Mais voulez-vous vous asseoir un instant pour bavarder ? À moins bien sûr, que vous ne soyez pas seule.

— Je voyage seule, fit-elle, laconique. Pourquoi pas ? Juste un instant. Merci.

Elle adressa une demande, formulée en hindi, à un vieil indien qui les regardait, allongé sur la banquette du bas. Celui-ci replia aussitôt ses jambes.

— « *Namasté*<sup>3</sup> », lui dit-elle.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre.

— Seriez vous scandinave ? lui demanda-t-il.

— Et vous seriez vous... physionomiste ? enchaîna-t-elle avec sur sa lèvre pulpeuse un soupçon d'ironie charmante.

— Pardonnez-moi, mais vous incarnez l'archétype parfait de la blonde nordique. Et ne le prenez surtout pas pour une avance, mais vous êtes pour moi la femme occidentale la plus splendide que j'ai rencontrée de tout le territoire indien ! Je ne peux m'empêcher de le dire, pardonnez-moi à nouveau.

---

<sup>3</sup> *Merci.*

— Et vous devez diablement le connaître ce territoire, à l'allure où vous vous déplacez, trois pas en arrière, un pas en avant, rigolait-elle.

— Ah. L'humour féroce... C'est mérité, je suppose.

— Inuit. Vous portez un nom ethnique ?

— Mon grand-père était un Esquimau du nord-est canadien. Il a émigré avec sa famille au moment de la fonte de la calotte glaciaire. Ils se sont installés en France. Je suis donc français, de jeune souche. Elle le dévisagea, tandis qu'il parlait. Il avait encore quelque chose de l'Esquimau « moyen ». Le teint mat, le nez légèrement épaté, les yeux à peine un peu bridés, les paupières étroites, et les cheveux très noirs lui tombant sur le haut des épaules. L'ensemble était harmonieux. Des traits, rayonnait un mélange de force et de délicatesse. Un rien rêveur. Mais de la droiture, sûrement, pensa-t-elle. Une petite trentaine à peine. Il lui plut, et lui inspira immédiatement confiance.

— Et vous ?

— Pardon ?

— Quelle nationalité ?

— Ah !... norvégienne.

— Ah oui ? C'est ce que j'aurais dit !

— Et puis-je savoir ce que vous allez faire à Pushkar ?

— Du tourisme. Il y a, paraît-il, un grand marché aux dromadaires. Ça doit valoir le coup d'œil !

— Paraît-il.

— Et vous, à Srinagar ? ...Eh bien, je retourne... chez moi. Enfin, sur le lieu où je séjourne depuis près d'un an. Il la regarda avec curiosité.

— Serait-ce inavouable ? lui dit-il en souriant.

— Nullement ! Il s'agit d'un ashram.

— Un ashram ?

— Oui, un lieu de travail spirituel.

— Je sais, mais... vous y vivez en permanence ?

— Eh bien, oui. C'est un choix de vie... Pour le moins surprenant ! Pardonnez-moi, mais il est si... rare, comment dire... de voir une si belle jeune femme s'enfermer dans un cloître. Elle se renfrogna quelque peu.

— Je sais fit-elle avec sécheresse. Le désir d'une vie monacale fait toujours l'objet de la plus totale incompréhension. Et pourtant est-il nécessaire, socialement, de justifier sa passion pour la mécanique, l'art, ou la médecine ?

— C'est vrai. Même si la quête de Dieu n'est pas une passion comme les autres. Cependant, je dois vous avouer quelque chose, ajouta-t-il. Je viens de passer quelques jours dans un ashram, au nord de Bombay.

— Ah ! fit-elle intéressée, et alors, qu'y faisiez-vous, si ce n'est pas trop indiscret ?

— Tourisme spirituel. Rien de plus, si ce n'est de la curiosité à l'égard de ces lieux de perdution... du petit moi, égotique et séparé, je crois que ce sont là les termes consacrés.

— Et quelles sont vos impressions ?

Intenable. Très honnêtement j'avais trop la bougeotte. J'aurais pu rester, allez, une demi-journée de plus ! C'est vraiment tout. Elle eut un rire bref et joyeux. Il reprit :

— Passer trois jours en méditation *japa*, à chanter des chants religieux, les kirtans, je crois et... la *çeva* : les menus travaux d'entretien de l'ashram, hein ? c'est ça, vous connaissez aussi ?... Eh bien, trois jours, je crois que ce fut largement suffisant. Hum...

— Je crois que tout le monde n'est pas fait pour cette vie-là : une vie casanière. Une vie d'aventure..., certes mais intérieure, uniquement, reconnut-elle compréhensive.

— Oui... Et pourtant, cette quête du Soi intérieur, comme l'on dit en Inde, est une chose certainement très intéressante, fit-il, comme à regret. Je dirais peut-être même scientifiquement fondée.

— Pardonnez-moi mais qu'est-ce que la science vient faire dans une quête spirituelle ?

— Eh bien... L'hypothèse « Soi » en tant qu'hypothèse scientifique, voilà qui n'a, à ma connaissance, jamais été sérieusement postulé. Ni par la psychologie ni par la psychiatrie. Encore moins par les neuro-sciences. Pourtant, je suis sûr que c'est vrai, qu'il existe en nous quelque chose... une instance qui relève plus du transpersonnel voire de l'universel que du simple réservoir à pulsions ou du simple vécu individuel.

Il constata qu'elle le regardait avec intérêt. Il continua.

— De plus la quête d'une unité sous-jacente au monde, et d'une parenté fondamentale entre tous les objets de l'univers.... voilà qui me paraît intéressant, scientifiquement, et je l'avoue, un sujet de réflexion personnelle, et récurrent. Connaissez-vous, par exemple le sens premier du mot « Univers » ?

— « Univers » ? Non !

— Tourné vers du un, « uni versus » en latin, tourné vers l'Un, en poussant un peu le bouchon.

— L'Un ?

— C'est le mot de Plotin, le philosophe grec : le premier à avoir proposé l'idée de l'unité du monde, l'unité de l'essence de l'univers. Trente siècles plus tard, les astrophysiciens avançaient l'idée d'une singularité initiale, l'origine de tout. L'Un ou la singularité, ou le Soi.

— Ou Dieu... Vous pensez que tous ces gens parleraient de la même « chose », avec des mots différents, c'est cela ?

— C'est possible ! Je ne sais pas.

— Seriez-vous un scientifique de profession ?

— À vrai dire, je viens de finir mes études. Des études de médecine, spécialisées dans la virologie.

Elle pâlit.

— J'ai terminé ma thèse il y a deux mois et depuis, grandes vacances ! Trois ans que je n'avais pas pu en prendre. Je viens de m'offrir deux semaines en Amazonie, et deux semaines en Afrique. Je finis ici mes vacances.

— Vous ne faites pas les choses à moitié ! s'amusa-t-elle.

— Je suis un vrai paresseux et je travaille beaucoup pour pouvoir me l'offrir. Et vous, quand vous ne cherchez pas Dieu, peut-on savoir ce que vous faites ? fit-il avec un sourire ingénu.

— J'étais en cinquième année de médecine, et j'allais commencer mon internat. Elle croisa les bras et fixa son interlocuteur avec une lueur de défi qui signifiait : ne cherchez pas à comprendre. Il en écarquilla les yeux de surprise, mais se tut. Comme elle aussi se taisait, tout en le toisant, il s'autorisa ce commentaire :

— Une passion n'est jamais véritablement explicable. Dommage seulement qu'elle ne se soit pas manifestée, avant... les cinq années d'études !

— Je n'ai pas de regrets, vous savez, lui dit-elle, avec, lui sembla-t-il, beaucoup de franchise. J'ai aimé cette vie d'étudiante en médecine, reprit-elle ; j'aime plus encore ma vie d'ashramite<sup>4</sup>. C'est une autre vie d'étude.

— Tout de même... Enfin, cela ne regarde que vous. Amusante cette rencontre ! Nous pourrions être collègues !

— Dans ce cas nous ne nous serions peut-être jamais croisés, en tout cas pas dans ce train. Aimez-vous les histoires ? lui demanda-t-elle brusquement.

— Quel genre d'histoires ?

— Celles qui tournent autour de la spiritualité, les paraboles et les fables ! En Inde, dans les milieux spirituels, on en est friand.

— Je n'en connais pas particulièrement, mais je vous écoute.

— J'en ai une, en effet. Elle vous éclairera peut-être. On raconte, ici en Inde, que vivait, dans le nord du continent, il y a longtemps, un de ces errants illuminés, un moine sannyasin, voyageant totalement nu. Un de ceux que l'on appelle : « les vêtus du vent ».

Un jour, un riche notable ayant eu « vent » de sa haute réalisation spirituelle, vint à sa rencontre et se prosterna à ses pieds. Le sage errant le regarda amusé.

— Pourquoi te prosternes-tu ?

Mais, Babaji, c'est un surnom affectueux que l'on donne aux « éveillés » précisa-t-elle, c'est parce que j'honore ta réalisation spirituelle. Je vénère cette volonté de renoncer à tout : la douceur d'un tissu sur la peau, d'une nourriture abondante et variée, la sexualité, le pouvoir... Devant une aussi grande renonciation, je ne peux que me prosterner !

À son immense étonnement, le « vêtu du vent » se prosterna à son tour, à ses pieds.

— Babaji, dit-il très gêné, enfin, pourquoi fais-tu cela ?

— Renoncer ainsi à l'essentiel, répondit le sage, renoncer à *Ananda*, la Joie du Divin, à *Shanti*, sa Paix absolue, à *Chiti*, sa conscience infinie... devant une telle renonciation, que puis-je faire, sinon m'incliner ? Les deux voyageurs rirent de concert.

— Seriez-vous prête à vous prosterner devant moi parce que j'ai renoncé à l'essentiel ? lui demanda-t-il avec malice.

---

<sup>4</sup> Locataire d'un asrham

— Non ! Sûrement pas. Ni à me prosterner, ni à vous plaindre.

— Alors, je ne vous plaindrai pas non plus, ni ne jugerai d'ailleurs en aucune manière votre démarche.

— J'entends bien.

Il se tut un instant, sembla absorbé, puis lui dit calmement :

— Est-il blâmable de renoncer à quelque chose que l'on ne connaît pas, que l'on ne sent, ni ne voit ?

— Non, bien sûr. Mais êtes-vous sûr de sentir vos cellules, vos os, votre sang, votre inconscient...? Savez-vous que cette banquette de bois est constituée de vide, essentiellement, entre les noyaux et les électrons des atomes de bois ? Le voyez-vous, ce vide ? De même, voyons-nous les galaxies ? Non, n'est ce pas ?

— Exact...

— Alors peut-être ne sommes-nous que vissés et crantés à un certain niveau de la Réalité. Peut-être même que l'essentiel de cette Réalité nous échappe. D'une voix calme et assurée, elle conclut :

— Le Soi ne se voit pas avec les yeux du corps, monsieur Inuit ..., Kenzo, mais avec ceux de l'âme. C'est notre Être le plus essentiel. Il s'expérimente. - Ils s'observèrent sans un mot.

— C'est à peu de chose près ce que j'ai entendu dans cet *ashram* de Bombay, relança-t-il. Le Maître spirituel avait, d'après ses disciples, le pouvoir de faire faire l'expérience de ce Soi intérieur. Cela porte un nom. Je crois que cette transmission s'appelle... Tiens. J'ai déjà oublié. Navré.

— *Shaktipat* ?

— Voilà, c'est ça, s'écria-t-il, *Shaktipat* !

— Pour l'Inde, la *Shakti* est, disons, l'énergie spirituelle du corps, mais elle est aussi l'énergie du Cosmos, et *Shaktipat* est le processus d'Éveil de cette énergie en nous, par un Maître, un « Éveillé », c'est-à-dire un *Bouddha*, vivant.

— ... Et vous-même, je veux dire, sans vouloir nullement être indiscret, votre *Shakti*, comment se porte-t-elle ?

— Excellamment je suppose, merci.

— Oui, mais, à tout hasard, n'auriez-vous pas, vous-même, reçu ce... *Shaktipat* ?

— Eh bien, à vrai dire... oui.

— Et alors, il se passe quoi, précisément ?

Elle sembla hésiter, une ombre de contrariété obscurcit ses traits, mais elle lui dit :

— *Shaktipat* est quelque chose de très subtil, voyez-vous ? Il est en réalité différent pour chaque personne. Je crois qu'il cueille un être là où il en est dans son évolution spirituelle.

— Case départ, pour moi !

— Ah ! sourit-elle. Peut-être pas. Si l'expérience vous tente, pourquoi ne pas retourner auprès de ce Maître, et lui demander d'éveiller votre *Shakti* ?

— Oui, pourquoi pas ? Je dois repasser par Bombay, pour le vol spatial de retour ! Et puis, cela demeure le seul moyen de savoir ce qui se passe réellement dans cette transmission, puisque vous ne semblez pas désireuse d'en dire plus !

— Je suis vraiment navrée, dit-elle ; c'est trop... intime et, de plus, difficile à croire, tant qu'on ne l'a pas vécu. Elle le regarda d'un air désolé.

— Vous qui êtes médecin, connaissez-vous le sens symbolique du caducée d'Hermès ? reprit-elle.

— Le serpent qui grimpe autour d'un bâton ?

— C'est cela, le symbole même de la médecine.

— Non, à vrai dire, vous me prenez au dépourvu.

— C'est une chose que l'on a su en Occident, puis oubliée, au fil des siècles. Le serpent symbolise l'énergie, non pas sexuelle, mais spirituelle. C'est elle, la *Shakti*, on l'appelle aussi : *Kundalini*, en Inde, littéralement : « l'enroulée ». Elle est repliée au niveau du sacrum, des vertèbres dites « sacrées », curieuse coïncidence, n'est-ce pas ? Elle participe à l'équilibre énergétique du corps, mais elle n'est véritablement éveillée que par *Shaktipat*. Là, par un travail corporel et spirituel, elle monte le long de la colonne vertébrale. Voilà le sens premier du caducée.

— Et... elle monte jusqu'où ?

— On dit que la *Shakti*, après s'être hissée le long de la colonne, atteint le cerveau et un centre d'énergie subtil au sommet du crâne. Alors il se passe quelque chose d'inouï...

— ...Oui ?

— Le moi individuel s'unit au Divin.

— ... Ah oui ? ... Rien que ça !

— Sceptique ?